

« Le Cinématographe amuse le monde entier. Que pouvons-nous faire de mieux et qui nous donne plus de fierté ? » Louis Lumière RUE DU PREMIER-FILM 18 OCTOBRE



Alexandre Desplat raconte son art

« La musique doit vous scotcher à votre fauteuil », a affirmé le compositeur qui vient de remporter un Oscar à Hollywood, lors d'une rencontre avec le public de Lumière. **PAGE 02**



Chef d'oeuvre

La Jeanne d'Arc de Dreyer comme vous ne l'avez jamais vue. **PAGE 03**

David Golder

Un premier film parlant dont la beauté laisse sans voix ! **PAGE 03**

Voyage dans le cinéma français

Marcel Bluwal à la réalisation, Robert Hossein et Léa Massari à l'écran, dans un intrigant Monte-charge. **PAGE 03**

Nostalgie nostalgie

Florilège d'images de Lumière 2015. C'est déjà fini ? **PAGE 04**

Scorsese dans les pas des frères Lumière

Il a toussé avant d'empoigner le mégaphone, a relevé son col pour se protéger du froid vif d'octobre, et a lancé « **Action !** ». Martin Scorsese est à Lyon, et il a posé sa caméra à l'endroit même où a été tourné le premier film de l'histoire du cinéma, la *Sortie des usines Lumière*, en 1895.

C'est désormais un rituel : après Pedro Almodóvar l'an dernier et Quentin Tarantino en 2013, il est le troisième Prix Lumière à se prêter à l'exercice. Il a droit à trois prises, et prend manifestement les choses au sérieux. « *Avons-nous des bicyclettes ? Il nous faut une collision de bicyclettes. Et des chiens ? Le plus important, ce sont les chiens* », lance le cinéaste. Car dans le film originel tourné par les frères Lumière, un cycliste, un cabot et même une voiture à cheval jaillissent du flot d'ouvrières sortant des usines de plaques photographiques. « *On avait une armée de chiens mais ils se sont battus et il n'en reste qu'un* », lui répond Thierry Frémaux. « *Je fais ce cauchemar au moins une fois par semaine : je dois filmer une scène et je n'ai pas la moindre idée de la manière dont je vais la tourner !* », plaisante Scorsese. Il vérifie le cadre une dernière fois, avec l'aide du chef opérateur Pierre-William Glenn, et lance la prise, pour le plus grand plaisir des nombreuses personnes massées derrière les grilles. Les deux cyclistes, Michèle Laroque et Emma de Caunes règlent la « cascade » du film : la collision des vélos au beau milieu de la foule. C'est le moment d'y aller. Une foule de personnalités s'élance dans un joyeux désordre, on distingue le compositeur Alexandre Desplat, les actrices Bérénice Béjo, Léa Drucker, Marina Fois, les réalisateurs iranien Abbas Kiarostami, les Argentins Gaspar Noé et Pablo Trapero, le Français Michel Hazanavicius ou encore les comédiens Max von Sydow, Pierre Richard, Richard Anconina, Vincent Pérez, Tahar Rahim, Raphaël Personnaz... certains se tiennent la main, d'autres s'embrassent avant de se quitter, l'un allume une cigarette, l'autre lit le quotidien Lumière, histoire de marquer son passage. La femme du cinéaste, Helen Scorsese et sa fille Francesca, se prêtent elles aussi au jeu. Au bout de deux prises, les comédiens se lâchent et improvisent davantage. Pierre Richard fait revivre le Grand blond, son personnage de gaffeur compulsif, en se battant avec son manteau, tandis que Michel Hazanavicius s'approche et lance, sans complexe, un long regard caméra, l'air perplexe. Quant au cinéaste et comédien palestinien Elia Suleiman, il fait inopinément demi-tour et s'engouffre dans le Hangar, avec un empressement comique. « *Vous êtes comme une bande de gamins qui s'amuse !* » leur lance Scorsese, qui les félicite : « *Une fois encore, les acteurs ont sauvé la prise* ». Mais une surprise l'attend encore, quelques dizaines de mètres plus loin : une plaque à son nom vient d'être posée sur le Mur des cinéastes. Il s'approche, l'air ému, monte sur un escabeau et retire le velours rouge : son nom s'étale désormais, au côté de ceux de Clint Eastwood, Quentin Tarantino, Pedro Almodóvar, Wong Kar-Wai et Milos Forman. Le sien vient en tout premier, en signe d'hommage à ce cinéophile passionné, qui œuvre à la préservation du patrimoine cinématographique depuis un quart de siècle, avec sa Film Foundation. Une attention qui, visiblement, l'a touché. « *Merci, c'était fantastique, merci à tous !* ».

« Une fois encore, les acteurs ont sauvé la prise »

FILM DE CLÔTURE

Bye bye Marty



Il est temps de quitter le prix Lumière 2015, Martin Scorsese, avec la projection de l'un de ses meilleurs films, *Les Affranchis* (1989), lors de la séance de clôture, en présence des invités du festival.

« J'ai toujours voulu devenir un gangster », dit Henry Hill (Ray Liotta), qui aspire à être respecté, faire partie des privilégiés et gagner de l'argent. Toujours plus d'argent. Au service de caïds, il prend de plus en plus de risques et se lance bientôt dans le trafic de drogue... Tiré d'authentiques confessions d'un gangster repent, Nick Pileggi, *Les Affranchis* réunit Ray Liotta, Joe Pesci, Lorraine Bracco, Robert De Niro, qui composent d'inoubliables petites frappes. Pour Scorsese, *Les Affranchis* « *Ce n'est pas Le Parrain, mais des individus ordinaires qui se trouvent être des gangsters. On passe en revue la façon dont ils opèrent, les lieux qu'ils fréquentent, leurs épouses et leurs maîtresses, leurs divertissements aussi, mais surtout le travail qu'ils doivent accomplir pour réussir* ». Cette plongée quasi anthropologique dans le quotidien tragi-comique des malfrats donne un film violent et survolté, à la mise en scène virtuose.

Les Affranchis de Martin Scorsese, Halle Tony Garnier, dimanche à 14h30 (en présence de Martin Scorsese et des invités du festival)

MASTER CLASS

Alexandre Desplat :

« *La musique doit vous scotcher à votre fauteuil* »

Huit mois après avoir remporté l'Oscar de la meilleure musique de film à Hollywood, pour la bande originale de *The Grand Budapest Hotel* de Wes Anderson, Alexandre Desplat a conversé avec le public de Lumière, samedi. Il sera en concert à la Philharmonie de Paris le 22 novembre, avec le London Symphony Orchestra.



Quelle est l'âme du film, et comment vais-je pouvoir l'aider à s'épanouir ? », telle est la question que se pose invariablement Alexandre Desplat avant de composer. Très tôt, la pratique du jazz l'amène à « réfléchir à la structure compositionnelle et à l'association de mélodies, d'harmonies », raconte-t-il. Dès le lycée, il va plusieurs fois par semaine au cinéma, et se met à tendre l'oreille. « Je remarquais que certaines musiques étaient très belles et très importantes pour la dramaturgie », raconte-t-il. La musique de film l'attire notamment parce qu'elle permet de composer pour des formations très hétéroclites, de l'orchestre symphonique au trio de jazz, « en se servant de tous les outils que 2000 ans de musique nous ont donnés ». Au milieu du public de cette master class, les acteurs Clémence Poésy, Vincent Pérez et son complice le réalisateur Gilles Bourdos sont attentifs. Flûtiste de formation et doté d'une culture musicale très riche, Alexandre Desplat explique qu'après avoir eu « beaucoup d'influences », il lui a fallu du temps pour trouver son style, « au début des années 90 ». Lorsqu'il entame un projet, il se pose trois questions-clés, avec le metteur en scène : « Comment la musique va-t-elle servir le film ? Quelle sonorité pour l'instrumentation ? Comment intervient-elle ? ». Pour *Birth* (2004) de Jonathan Glazer,

« Comment la musique va-t-elle servir le film ? »

qui relate la réincarnation d'un homme en enfant, il passe 48 heures enfermé avec le réalisateur, à chercher « la clé » du film. Lorsque Glazer l'oriente vers le conte de fées, le compositeur lui propose « un motif léger, une espèce de poudre de perlimpinpin de conte ». Toute la tonalité du film sera en ré majeur – et tout est déjà dans le générique. « Le spectateur sort du travail, du métro, pour faire un voyage. Quand il est dans la salle, il faut qu'il se passe quelque chose d'inattendu. La musique doit vous scotcher à votre fauteuil, et vous êtes parti pour 1 heure 50 ». *Birth* donne à de nombreux réalisateurs l'envie de travailler avec Alexandre Desplat. Comme Maurice Jarre qui a accédé à Hollywood via sa collaboration avec le Britannique David Lean sur *Laurence d'Arabie* (son premier Oscar), il a aussi un « tropisme britannique », fait remarquer Stéphane Lerouge, le spécialiste des musiques de film qui mène la discussion. Car *La jeune fille à la perle* de Peter Webber, puis *The Queen* de Stephen Frears, lui ouvrent les portes de Hollywood. « Mais c'est Jacques Audiard, avec *Sur mes lèvres*, qui m'a amené à travailler pour le cinéma britannique », souligne le compositeur. Peter Webber avait « aimé le silence, très présent, et la retenue du jeu des cordes » dans la musique de *Sur mes lèvres*. Sur les films d'époque, Alexandre Desplat recherche toujours un

décalage, plutôt que d'écrire « des pastiches » de la musique de l'époque, souligne Stéphane Lerouge. « Si la musique vient faire un doublon de ce que l'on voit à l'image, ça n'a pas d'intérêt. Allons chercher ce qui n'est pas là : le passé d'un personnage, sa psychologie, son futur peut-être ? », suggère le compositeur. Que se passe-t-il lorsqu'un désaccord survient avec le réalisateur ? « Si je pense que mon choix est meilleur et que le metteur en scène pense le contraire, tant pis, c'est son film, il choisit. Je propose et puis il dispose ». Alexandre Desplat « accompagne vraiment les metteurs en scène qui se sentent soutenus dès le début des projets » avait déclaré jeudi lors de l'hommage au compositeur, Roman Polanski, pour lequel il a d'abord composé la musique de *The ghost writer* (2010). S'il travaille beaucoup à Hollywood aujourd'hui, il vit toujours à Paris avec sa famille. Sa compagne violoniste et partenaire de travail, Dominique « Solré », l'a séduit « au-delà de sa personne », par son jeu « extrêmement singulier, avec très peu de vibrato ». « Grâce à elle, j'ai commencé à écrire différemment pour les cordes », dit-il. Le compositeur, qui dit travailler fréquemment « de 7 heures à minuit, avec des pauses pour le yoga, la course et le thé », sort peu de son studio. « Quand on tourne autour de l'accord que l'on cherche, du mouvement mélodique que l'on n'arrive pas à cerner, c'est terrifiant ! Mais on tient, on est très fort... », a-t-il plaisanté.



Michel Franco,

cinéaste mexicain, dont le film *Chronicle* a remporté le prix du scénario au dernier festival de Cannes.

Regardez-vous beaucoup de films de patrimoine ?

- J'ai toujours préféré regarder les vieux films. Bien sûr je regarde ce qui se fait actuellement, mais avec les films du patrimoine, vous ne pouvez pas vous tromper, c'est un apprentissage. Quand j'avais vingt ans, j'ai commencé à regarder les films d'Andrei Tarkovski. Mais je ne comprenais pas. Je m'ennuyais. Pourtant j'avais des amis pour lesquels Tarkovski était LE grand cinéaste. Alors je me suis accroché. Il y avait forcément quelque chose que je n'ai pas encore compris. J'ai regardé encore et encore ces films, et finalement j'ai compris que c'était le contraire de l'ennui. Ce sont des films magiques, que vous pouvez voir des dizaines de fois.

Comment voyez-vous le festival Lumière ?

– C’est beaucoup plus qu’un festival. Il s’agit de célébrer des films. Il n’y a pas de concurrence, ni de prix. Donc c’est un contexte parfait pour regarder et découvrir pleinement des films. Cela ne pouvait se faire qu’en France. D’un côté, c’est tout à fait logique, et d’un autre côté, c’est trop beau pour être vrai. Qu’est-ce qui peut être meilleur que regarder des grands films, découvrir des classiques que je ne connais pas et rencontrer des gens de différents pays ?

Quels films avez-vous découvert cette année ?

– J’ai vu *La Belle équipe* dont je n’avais jamais entendu parler, et c’est agréable d’être totalement innocent par rapport à ce que vous allez voir. J’ai 36 ans et je suis tout à fait heureux de me dire que je suis loin de tout savoir en matière de vieux films, ça ne me pose aucun problème. C’est formidable de « *découvrir* ». J’ai vu aussi pour la première fois, *Macario*, un classique du cinéma mexicain, et un classique américain *Wild girl* de Raoul Walsh, un grand film !

LA COULEUR DE L'ARGENT



Un premier film
parlant dont
la beauté laisse
sans voix !

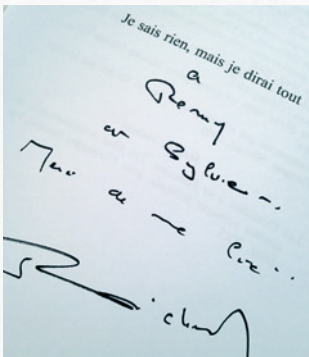
**David Golder, c'est comme une
photographie de Jacques Henri Lartigue
qui, sous l'effet d'un souffle nouveau,
s'animerait.**

Joyce, la fille Golda, sa fine main posée sur le volant à quatre branches, dirige distraitement la Bugatti flambant neuve. Le bolide semble affamé et dévale, ventre à terre, les routes pentues de l'arrière-pays biarrot. Le soleil est là, partout où les suit et c'est comme une possible extase, une manière de temps suspendu. De fait, le critique de Paris Soir découvrant le film en 1931, écrira : « *les photos sont très belles* ». Pas les images, les photos ! Cela tient, de toute évidence, à la perfection plastique ici atteinte par le grand chef-opérateur, Armand Thirard, aux décors épurés et si fort signifiants, (Lazare Meerson, un génie sitôt préempté par Jacques Feyder et René Clair), autant qu'au principe de l'enchaînement de plans fixes au moment de décrire un paysage champêtre aux accents bucoliques. Duvivier, par exemple, s'attarde sur les moissons et convoque illico le souvenir du chef-d'œuvre de Dovjenko, *La terre*, réalisé un an plus tôt et proposé, ici même, dans le cadre d'une carte blanche initiée par Martin Scorsese. L'autre démiurge du 7^e art, qui se voit évoqué en regard de la noirceur et la cupidité des personnages est, bien évidemment, le Stroheim des *Rapaces*. Ceci pour la part infiniment moins solaire du film qui voit le banquier Golder, (formidable Harry Baur), en proie à des relations humaines ici sommairement définies : « *L'amour ou l'argent, il faut choisir dans la vie !* ». Un film noir donc, (il faudra attendre 1946 et *Panique* pour que Duvivier fasse à nouveau preuve, dans son œuvre, d'une telle misanthropie), et un long métrage d'une incroyable maîtrise formelle. Pour son passage au parlant, le réalisateur aguerri du muet évite de faire un film bavard. La bande-son, tout autant superbement restaurée que l'image, a des velléités d'émancipation hors champ et, ce faisant, s'empare de sa propre part du récit qui gagne ainsi en dynamisme. Le dialogue, concis, ne prend en charge que ce qui ne peut pas être montré ; une véritable leçon de mise en scène d'une rare modernité. « *Je défie qu'on y trouve trois phrases qui ne soient pas indispensables* » déclarera Duvivier. Lorsque le même Harry Baur se verra convié, cinq années plus tard, à réendosser les habits du banquier cynique et sans pitié – dans le *Samson* de Maurice Tourneur, d'après la pièce à succès d'Henry Bernstein – gageons qu'il possédait son sujet sur le bout de ses ongles rongés.

*« L'amour
ou l'argent,
il faut choisir
dans la vie ! »*

► **David Golder** de Julien Duvivier, dimanche, la Fourmi à 14h45 (En présence d'Aurélien Ferenzci)

STAR



Pierre Richard
dédicace !

« Vous vous appelez ? »... Voici la question rituelle des dédicaces de livres posée aujourd'hui par la voix discrète du comédien réalisateur producteur Pierre Richard. Arrivé avec dix minutes d'avance, l'artiste se laisse photographier avec en main son autobiographie, dont le titre est emprunté à l'une de ses comédies *Je ne sais rien, mais je dirai tout*, aux éditions Flammarion. Le premier étage de la librairie Decitre, place Bellecour, se trouve rapidement envahi d'acheteurs-admirateurs de l'artiste, toutes générations confondues. Rémy a seize ans, c'est sa mère qui lui a fait découvrir les comédies de Pierre Richard. Sa préférée est *La Chèvre*. La popularité de l'artiste est telle qu'on négocie même l'affiche annonçant la dédicace. Pour l'heure, assis à sa table et derrière ses lunettes Pierre Richard salue, remercie, écrit, sourit, toujours timide mais pas distrait.

DECOUVERTE



Voyage dans le cinéma français

Marcel Bluwal. Prononcez son nom et l'on vous renvoie fissa aux temps héroïques de l'unique chaine publique.

Ils étaient quatre mousquetaires : Claude Barma, Claude Loursais, Stello Lorenzi, et Marcel Bluwal donc, qui ferrailaient dur pour apporter, au plus grand nombre, la culture. Une de ses adaptations théâtrales aux partis pris radicaux, *Dom Juan* ou le *Festin de pierre*, (1965), inscrit durablement le nom de Bluwal dans la légende de la télévision pionnière. Pourtant, il y a une vie avant la télévision, (après, c'est moins sûr). Ainsi de Bluwal qui, en 1962, remplace au pied levé le grand Clouzot trop occupé. Celui-ci lui cède l'adaptation d'un scénario épatant de Frédéric Dard, tiré d'un de ses récents ouvrages. Soit Robert - Robert Hossein période pré-bondieuseries, sa beauté latino-grecque et cafardeuse, encore empreinte des fébrilités du jeune homme - de retour d'un « *long voyage* », erre dans les rues d'Asnières. C'est Noël. Il croise Marthe. Une femme étrange, féline et sage tout à la fois, qui remonte son manteau léopard jusqu'au menton pour se protéger du froid. Il est troublé, on peut le comprendre. Elle est si troublante cette beauté transalpine, (Léa Massari débarquée de *L'Avventura* d'Antonioni), qui inocule un peu de la magie cinéma dans cette banlieue grisâtre. Une banlieue poisseuse, un pont qui enjambe la Seine. Mais la Seine c'est aussi, à l'époque, le nom de ce département où Robert n'est plus autorisé à poser un pied. Il y est revenu pourtant, visiter l'appartement de ses souvenirs que sa mère, morte trois ans plus tôt, a déserté. Robert est maintenant seul au restaurant et cette Italienne qui dîne, à la table d'à côté, accompagnée d'une enfant si taiseuse qu'on la dirait bâillonnée, le paraît tout autant. Un regard, un seul, suffit à les rapprocher. Déjà on les retrouve tous trois au cinéma et lorsque Robert pose, à la façon d'un tueur, sa main sur l'épaule de Marthe, on sent qu'il n'attend que son heure... Un film judicieusement proposé dans le cadre du Voyage dans le cinéma français par Bertrand Tavernier.

● **Le Monte-charge** de Marcel Bluwal, dimanche, Pathé Bellecour à 11 h (en présence de Régis Wargnier)



MARCHÉ

Ciné-brocante, 7^e édition

Avis aux amateurs et aux collectionneurs : affiches, photos, caméras, matériel de projection, livres ou objets insolites les attendent à la Ciné-brocante. Pour chiner, vendre ou échanger, toutes sortes de raretés... une centaine de stands à découvrir, rue du Premier-film.

🕒 **Dimanche de 9h à 18h**





Le quotidien, essentiel pour profiter à plein du festival



Un petit bout de pellicule 35 mm offert aux spectateurs



Séance de tirs au but à l'ouverture



Talking to Scorsese dans les jardins de l'Institut Lumière



Les bénévoles du festival, sans qui rien ne serait possible



Jeunes musiciens venus donner un mini-concert en hommage à Alexandre Desplat



Franc succès pour la Photobox, qui permet de repartir avec son portrait estampillé Lumière 2015. Avec le soutien de BNP Paribas.



Flâner au Village



Radio Lumière, émissions et master classes en direct, podcasts



Jeune spectatrice de Toy Story, projeté au centre de Lutte contre le cancer Léon Bérard



La Nuit de la peur, l'occasion ou jamais de se faire une peur bleue



Mads Mikkelsen, Salma Hayek, Geraldine Chaplin et Martin Scorsese à la rencontre du public de Lumière

PROGRAMME DU SOIR

NUITS LUMIÈRE #7 DJ OVERFLOW

4 quai Augagneur, Lyon 3e / Berges du Rhône

Plus d'informations sur [f](#) NUIITS LUMIÈRE

Entrée libre dans la limite des places disponibles

LUMIÈRE 2015

GRAND LYON FILM FESTIVAL
12/18 OCTOBRE

Conception graphique et réalisation : François Garnier
Rédaction en chef : Rébecca Frasquet Suivi éditorial : Thierry Frémaux
Contributions : Virginie Apiou (Pierre Richard / Michel Franco),
Pierre Collier (David Golder / Marcel Bluwal)

Imprimé en 9600 exemplaires

Institut Lumière, 25 rue du Premier Film - 69 008 Lyon

www.festival-lumiere.org